

Moi, c'est Paul. Je suis en CM2. D'accord, c'est pas l'université. Mais le CM, c'est presque la sixième ; et la sixième, c'est presque le lycée. Je suis donc à demi étudiant. Car, je le dis pour ceux qui auraient un TGV de retard : on ne dit plus « lycéen ». La preuve : quand les cinquièmes du lycée Henri-IV font une boum en boîte, ça s'appelle « Soirée des étudiants d'Henri IV ».

Je sais bien ce que vous allez me dire : si je n'avais pas redoublé, j'y serais déjà, au lycée. OK ! Mais c'est tout de même pas de ma faute si j'ai des faiblesses en maths, justement à une époque où, comme dit maman, « il n'y a que les chiffres qui comptent » ! Et puis quoi ! j'ai des circonstances atténuantes. Tout l'an dernier, je n'ai pensé qu'à embrasser des filles. Une vraie obsession ! J'avais beau essayer de me concentrer sur mon boulot... la connaissance des baisers passait avant celle des fractions. Notez que, de ce côté-là au moins, j'ai eu de bons résultats.

La première que j'ai réussi à embrasser, ça été Annick... qui m'a retourné une gifle, mais qui, depuis, ne fait que me tourner autour. Paul par-ci, Paul par-là. Mais Paul il préférerait mourir que de risquer une autre baffé devant tout le monde. On a sa dignité, quoi, mince !

Puis Gretel, que j'ai connue cet été au camping de Fleury-sur-Mer. Je l'ai embrassée un matin alors qu'on cherchait des coquillages sur la plage. Ça a duré au moins sept secondes. Du rêve ! Elle m'a même laissé mettre la main contre le bas de son maillot. J'avais le cœur qui tapait à deux mille et j'ai marché sur des nuages pendant quinze jours. L'embêtant, c'est qu'elle ne parlait pas un mot de français (elle était « néerlandaise ») et est repartie le surlendemain du baiser pour une ville au nom imprononçable.

Et enfin Sabine. C'est ma cousine, mais qu'est-ce qu'elle est coquine ! Elle a deux ans de plus que moi et elle est toujours avec les garçons. Tellement que ma mère, qui l'appelle la « délurée », ne veut pas trop que je la voie. Sabine et moi, c'est platonique ; parce que, entre cousin et cousine, il ne faut pas s'aimer. Sinon, mon copain Dan prétend que ça fait des gosses tarés. Mais Sabine est parfaitement d'accord pour tout me montrer.

Elle m'a même laissé entrer dans la salle de bains un jour qu'elle prenait sa douche. Elle s'est tournée de tous les côtés pour que je voie bien ce que justement on ne voit pas d'habitude. Et elle ne faisait que rire. Moi, je ne riais pas du tout. J'avais une grosse boule dans la gorge et je la mangeais des yeux. Surtout ses fesses. Elle a de grosses fesses si rebondies qu'on a tout de suite envie de les toucher.

Après sa douche, elle m'a laissé la sécher avec la serviette éponge. Je l'ai fait sacrément durer. J'aurais voulu qu'elle ne soit jamais sèche. Lorsque je me penchais, je voyais ses petits seins qui dansaient au-dessus de moi, tout hérissés par le froid. « Mamma mia ! » comme dit mon tonton Michel, « les lolos des files, il n'y a rien de plus craquant ! »

Sabine, c'est la seule que j'ai embrassé avec la langue. Je vous assure que c'est pas du tout pareil que de rester bouche collée comme des jumeaux siamois. La langue, ça fait plein de chatouilles en dedans de la bouche. C'est humide, vraiment délicieux.

Mais je vous raconte ça... vous allez croire que je suis obsédé. Alors que ça n'est plus vrai. C'était l'an passé. Tonton Michel, lui, il l'est encore. Ça doit être à vie. Dès qu'il fait beau, il s'assied à la terrasse des cafés pour regarder les fesses des filles qui passent. Moi, j'ai été comme lui, avant. Mais depuis le mois dernier, je me fiche de tout ça. Je suis amoureux. Pour de vrai.

Quand on est amoureux, on ne voit plus les choses pareil. On a envie de douceur, de tendresse. Ça n'a rien à voir. On change complètement.

Alors, moi aussi, j'ai changé. Tout ça à cause de Sébastien. C'est mon petit frère. Il a dix-huit mois. D'habitude, je ne peux pas le sentir ! Maman, elle est toujours avec lui : « Sébastien risque de prendre froid », « Sébastien a bien mangé sa sou-soupe », « Sébastien est un amour de bébé ! » Et moi, « Paul, occupe-toi de Sébastien » « Paul fait couler de l'eau pour le bain de ton frère ! » Tout pour sa majesté Sébastien-Couche-Culotte ! Y'a pas à dire, les parents, c'est pas les rois de la psychologie !

Mais maintenant, mon Sébastien, je l'aime. Eh, ne vous affolez pas ! Ne croyez pas que je sois tombé amoureux d'une petite larve de dix-huit mois qui

passé son temps à empester ses babygros. Seulement, c'est par la grâce de Sébastien que Giovanna est entrée dans vie.

Je vous explique. Le mois dernier, maman a dû partir quinze jours en stage à Bruxelles pour son boulot. Comme papa, qui tient un cinéma, n'est jamais là le soir, ils ont fait appel à Giovanna pour s'occuper de Sébastien. Pas pour s'occuper de moi, puisque je suis grand ; mais j'en ai profité.

Giovanna, c'est comme un ange ! Quand elle parle, elle a une voix plus douce que les hôtesse de l'air. Elle est brune avec de très longs cheveux pleins de lumière et un regard triste qui vous remue jusqu'au fond des tripes. Avant, j'étais persuadé que je préférais les blondes : Marilyn Monroe, Patricia Kaas, Annie Lennox... Mais depuis, je sais bien que ce sont les brunes les plus belles. Surtout que, en plus, Giovanna, elle a les yeux verts. Et les yeux verts avec des cheveux bruns, c'est à se rouler par terre de passion.

Elle est italienne. Eh bien, si elle m'avait dit « tu viens avec moi en Italie ? » je laissais tout : papa, maman, tonton Michel avec ses histoires cochonnes, et je partais manger des spaghettis pour l'éternité. L'Italie, ça doit être drôlement beau. Parfois, pour que Sébastien s'endorme, elle lui chantait des chansons en italien. C'était comme des fleurs et du sucre qui coulaient dans sa bouche.

Moi, elle m'appelait Paolo. Je trouvais ça fantastique ! J'avais acheté *Parlo italiano* dans la collection « Marabout-Pocket » et j'apprenais des mots en cachette : *bella, bellissima, carina, la bocca, i capelli bruni, ti amo...* J'avais calculé que, si j'apprenais cinq mots par jour, j'en saurais 1825 à la fin de l'année ce qui est bien assez pour se faire comprendre dans un pays où on parle surtout avec les mains.

Que je vous raconte le premier jour... Giovanna a sonné à la porte et c'est moi qui suis allé ouvrir.

Elle portait un jean et un gros pull de laine. Plus belle que les stars d'Hollywood. Et puis des seins... Même sous le pull, on voyait bien qu'ils devaient être gigantesques. Mais je vous en prie : ne dites pas « de gros nibards » comme tonton Michel. Pas pour Giovanna. Elle, c'est une vraie princesse. Pas du tout le genre à les mettre en avant pour aguicher les garçons, comme le fait Sabrina à

l'école, alors qu'elle n'en a pas le dixième. Non, seulement Giovanna, elle aurait vraiment de la difficulté à les cacher.

Si mon père était allé ouvrir, lui qui dit toujours qu'Adjani c'est la plus belle, il aurait vite compris qu'il se mettait le doigt dans l'œil. À côté de Giovanna, son Isabelle, c'est une vraie mocheté.

Donc, j'ai ouvert et elle m'a dit, avec sa voix de sucre :

–Toi, tu es Paul !

Le Paul en question, il a ouvert une bouche à avaler la Géode, puis il a dit bêtement :

– Heuheu ! Comment vous le savez ?

– *E il mio dito !*

Et elle a souri faiblement en montrant son petit doigt. Puis maman est arrivée. Elle a fait les présentations de sa voix très « cocktail-petits fours » et le charme s'est brisé.

Le soir, papa l'a accompagnée à l'aéroport avant de passer à son ciné. C'est Giovanna qui a fait la maman. Même Sébast' qui d'habitude braille comme un fou, il n'a pas bronché. Faut vous dire ! Elle l'a lavé, déshabillé et mis au lit et il s'est endormi comme les gosses des publicités, ceux qu'on dirait toujours qu'ils sortent de la machine à laver tellement ils sont blonds et sages. Elle doit avoir des pouvoirs magiques.

On est restés tous les deux à regarder le film TV. Ça s'appelait *Les Valseuses* et on n'arrêtait pas de voir Miou-Miou à poil. Comme il faisait chaud, Giovanna a enlevé son pull. Elle portait une chemise à carreaux genre cow-boy et les boutons étaient prêts à tirer au pistolet tellement ils étaient tendus. J'arrêtais pas d'y penser. Je devais être rouge comme les rideaux du ciné de papa.

Au bout du compte, j'ai craqué avant les boutons. J'ai marmonné que j'allais me coucher.

– Tu n'as besoin de rien ? m'a-t-elle demandé.

Moi, j'ai crâné :

– Non, non, j’ai l’habitude de me débrouiller seul. J’ai presque onze ans.

Je me suis mis en pyjama, j’ai éteint la loupiote puis je me suis glissé sous les couvertures. Dans ma tête, les images se bousculaient. Genre « zappeur » fou à la télécommande. Mais toujours avec Giovanna dans le rôle principal.

J’essayais tant bien que mal de calmer ma respiration lorsque j’ai entendu un bruit de souris. C’était elle. J’ai reconnu son parfum. Je ne dormais pas mais j’ai fait comme si. Elle a arrangé les draps puis elle a posé un bisou sur mon front en murmurant « *carino* ».

Mille kilos de plumes me sont tombées sur la tête. De la pointe des pieds à la racine des cheveux, cela m’a fait comme une vague chaude.

Encore un bruit de souris. La porte qui se referme. L’ange est passé. Je me suis endormi avec un cœur gonflé à bloc. J’étais amoureux. Je me fichais bien de Gretel, Annick, Sabine et de mes baisers minables. J’étais amoureux fou.

À partir de ce jour-là, je me suis mis à attendre le soir, perché sur mon petit nuage. Moi qui d’habitude suis teigne comme tout, qui me dispute pour un rien, je ne me reconnaissais plus ; et les copains non plus, d’ailleurs ! On pouvait me marcher sur les pieds, me battre à la course ou me piquer mes carambars, je n’en avais rien à faire. Je trouvais tout le monde sympa. Et la maîtresse qui hurlait parce que je ne suivais pas la leçon, je lui faisais un sourire idiot, genre Jerry Lewis.

Le soir, quand je rentrais, Giovanna était là, toujours aussi magique. Ensemble, on s’occupait de Sébastien (c’était bien la première fois que je me portais volontaire pour ce type de corvée !) puis c’est elle qui m’aidait pour l’école. Elle me faisait réciter mes leçons. Je vous assure que je les savais mieux qu’Agnan, le chouchou de la classe dans les bouquins du *Petit Nicolas*. D’ailleurs, pour Giovanna, j’aurais appris par cœur et à l’envers le gros Larousse en six volumes.

Au moment du repas, c’était moins intéressant parce qu’il y avait papa. Il était tout miel avec elle : « Mademoiselle... s’il vous plaît... merci... pardon... je

vous en prie... » Ça m'agaçait ! Et comme Giovanna portait sa chemise de cowboy avec les boutons revolvers, je voyais bien qu'il n'avait pas le nez dans son assiette. Quand elle se tournait pour nous passer un plat, avec son jean moulant qui dansait comme les génies de Walt Disney, il en oubliait carrément de manger. Ça m'agaçait mort ! Je lui jetais des regards furibards et il reprenait vite sa cuillère à soupe. C'est vrai quoi, mince ! Il avait maman ! Pour lui, Giovanna, ce n'était qu'une jolie paire de fesses. À ce compte-là, il n'avait qu'à se passer un film cochon dans son ciné.

Heureusement, à huit heures et demi, il partait travailler. On était tranquilles, Giovanna et moi. Comme je lui avait raconté que je n'étais pas fana de télé, on se mettait sur mon lit pour jouer aux cartes. En vérité, c'est qu'en regardant les films, on pouvait pas se parler. Alors que pendant qu'on jouait aux cartes, Giovanna se mettait à rêver tout haut, les yeux perdus dans le vague. Elle me racontait son pays : la mer, le soleil, son village... Son regard triste devenait d'un coup plus brillant et elle était encore plus belle.

Moi, j'en profitais un peu. Je me collais tout contre elle tandis qu'elle me caressait les joues en me parlant de son père Guiseppe, toujours à la barre de son bateau de pêche, de sa mère Carla et de son frère Sandro, qui avait juste mon âge.

Elle me disait que j'avais le même sourire, la même façon de plisser les yeux en faisant comme des rayons de soleil au coin des paupières.

Je me serrais un peu plus au creux de son épaule et j'avais l'impression de partir avec elle, là-bas, dans son village où les bateaux dansent au ras des fenêtres. Puis elle poussait un long soupir... comme une soucoupe volante qui atterrit :

– *Bisognà dormire*, Paolo !

Je savais ce que ça voulait dire. Je m'allongeais dans mon lit bien sagement et j'attendais. Elle me bordait, puis elle se penchait doucement tandis que je fermais les yeux pour mieux sentir la caresse du baiser.

C'est vite devenue une habitude. Un soir, deux soirs, trois soirs. Le troisième soir, j'ai pris mon courage à deux mains et je lui murmuré :

– *Sei Bellissima*, Giovanna.

Ça signifie « tu est très belle ». Je l'avais appris dans mon livre. Elle a ri un peu puis elle m'a dit dans un souffle, en éteignant les lumières :

– *Sei gentile*, Paolo !

La chambre s'est transformée en un grand paradis et je me suis endormi.

Mais c'est le lendemain soir que pour moi le monde a vraiment basculé. Après trois ou quatre parties de « réussites », Giovanna m'avait raconté les parties de pêche qu'elle faisait avec son grand-père quand elle était petite. Cela avait éclairé ses yeux et elle était allée se coucher, plus lumineuse encore que d'habitude.

Pourtant, alors que j'étais déjà endormi, j'ai entendu un grand bruit. Elle criait :

– Babbo ! Babbo !

Je me suis levé et je suis allé dans le salon où elle dormait sur le canapé-lit. Elle était tout en sueur et elle parlait dans son rêve en italien...vite, vite ; je n'y comprenais rien. Mais j'ai bien vu qu'elle faisait un cauchemar. Elle avait les yeux ouverts : ils étaient terribles. Je me suis jetée contre elle et j'ai crié en la secouant :

– Giovanna, réveille-toi !

Elle s'est redressée brusquement et m'a serré fort, très fort. Puis elle s'est mise à pleurer contre moi. À travers ses larmes, elle murmurait des choses en italien en m'appelant Sandro. Son cœur tapait comme un fou dans sa poitrine. Je me suis senti grand tout à coup et j'ai essayé de la consoler. Doucement, j'ai passé ma main sur ses cheveux ; et, petit à petit, elle s'est calmée. On aurait dit qu'elle revenait lentement à elle après avoir été aspirée par un tourbillon.

– Pardonne-moi, Paul. Ce n'était rien. Juste un mauvais rêve.

Elle m'a raccompagné en me tenant par l'épaule et j'ai eu droit à un autre baiser.

Mais j'ai eu beau me tourner et me retourner, je ne suis pas arrivé à trouver le sommeil. C'était mon cœur à moi qui tapait comme un dingue. Elle m'avait fait peur. Et puis, qui était ce Babbo qu'elle appelait et qui la faisait pleurer ? Pourquoi était-elle toujours triste ? Est-ce qu'il y avait au monde un salaud capable de l'avoir

laissée tomber ? Pour faire de tels cauchemars, elle devait l'avoir aimé très fort. Sans doute l'aimait-elle encore ! Et si elle l'aimait, je n'avais plus qu'à me jeter sous un train. Il n'y avait pas de place pour deux dans le cœur d'une fille comme elle. Je barjotais complètement. Et si je me tournais, me retournais dans le lit, comme si j'étais couché sur des orties.

Au bout d'un moment, j'ai craqué. Il fallait qu'elle me dise qui était ce Babbo, qu'elle me donne son adresse afin que je puisse l'étrangler. Avec un nom pareil, ce devait être un Italien ; et les Ritals, ils sont très forts pour faire sourire les filles. Je l'ai bien vu dans les films, au ciné de papa. Ils ont des lunettes de soleil, des chaussures qui brillent et ils roulent en Vespa en sifflant tout ce qui porte une jupe. Je me suis levé d'un bond et je suis revenu dans le salon. C'était la seule pièce qui n'avait pas de volets. Grâce au lampadaire de la rue, je pouvais me diriger dans me casser la figure contre tous les meubles. Giovanna était allongée. Mince ! elle s'était déjà rendormie. On aurait dit la Belle au bois dormant.

Ce n'était pas possible de la réveiller pour lui poser des questions aussi idiotes que : « Qui est Babbo ? Est-ce que tu l'aimes ?... Tu l'aimes encore ? »

Je me suis mis à genoux et je l'ai regardée dormir. Sa respiration était régulière, apaisée. Un léger souffle, puis sa poitrine se gonflait et tendait l'étoffe de son pyjama. C'était plus beau qu'un soir de Noël. C'était aussi un vrai supplice... comme d'être devant une pile de cadeaux sans avoir le droit de les ouvrir. À chaque respiration, je priais pour que le bouton du haut – qui n'était qu'à demi boutonné – se défasse tout à fait.

Je priais. Je priais. Mais comme elle était belle à faire des folies, j'ai fini par en faire une. J'ai avancé la main et, doucement, j'ai fait sauté le bouton. J'ai tiré sur l'étoffe et j'ai découvert son sein. Il était blanc, tout gonflé, avec de petites veines bleus comme des ruisseaux de montagne. Je ne crois pas que j'aurais été plus heureux si j'avais trouvé le plus gros diamant du monde.

J'ai approché ma main, lentement, lentement, millimètre après millimètre... le cœur comme tous les tambours du 14 juillet... et je l'ai frôlé, puis touché, puis caressé. C'était chaud, lisse, doux. Sa respiration est devenue moins régulière,

comme si elle s'était réveillée. Son sein s'est un peu durci mais elle n'a pas ouvert les yeux.

Je l'ai embrassée et j'ai gravé dans ma tête chaque millimètre carré de sa peau, louchant déjà sur l'autre sein, brûlant de savoir s'il était aussi beau, aussi doux...

Mais soudain, une clé a tourné dans la serrure de la porte d'entrée. Je me suis affolé. C'était mon père. J'ai eu peur. Une peur terrible qu'il me trouve là. J'ai reboutonné l'étoffe sans douceur, au risque de la réveiller, et j'ai couru dans mon lit comme un voleur.

Quand il est passé voir si je dormais bien, j'ai tout d'un coup eu l'impression qu'il allait se mettre à crier, me gifler, me battre pour ce que j'avais fait. J'étais en nage, tourné vers la tapisserie comme un criminel face au mur. J'ai juste senti qu'il relevait le drap sur mon épaule, puis la porte s'est refermée.

C'était idiot, j'aurais dû être le plus heureux de la terre, et pourtant, je me suis mis à pleurer ; sans pouvoir m'arrêter. Je me suis soudain senti ridicule. Quand on a onze ans, on ne tombe pas amoureux d'une fille de vingt. Je n'étais qu'un gosse qui allait encore à l'école tandis qu'elle gagnait sa vie en travaillant. Sans compter qu'à la fin de la semaine, elle allait s'en aller.

Je ne pouvais pas supporter cette idée. J'avais besoin d'elle. Je découvrais d'un coup combien ça peut faire mal d'être amoureux. Je me disais que, comme certains films, ça devait être interdit aux moins de dix-huit ans. Je pleurais. Je pleurais. De quoi remplir le grand aquarium de l'école. J'aurais même pu m'y noyer. Heureusement, je me suis endormi juste avant.

Au matin, quand je me suis réveillé, j'ai eu honte de ce que j'avais fait. Une vague de dégoût m'a envahi. J'étais un lâche et un voleur. J'avais profité de ce que Giovanna dormait pour lui dérober des caresses ! Et dire que je prétendais l'aimer ! Est-ce qu'on vole les gens qu'on aime ?

C'était déjà vendredi. Ma mère rentrait dimanche et Giovanna allait nous quitter. Il fallait que je lui avoue, que je lui dise tout, sinon je ne pourrais plus

jamais me regarder en face. Et puis, je ne pouvais pas la laisser partir comme ça. Je voulais son adresse, la revoir, lui expliquer que je l'aimais.

Mais comment lui dire tout ça au grand jour, les yeux dans les yeux ? C'était trop dur. Il fallait que je trouve un moyen.

Ça m'a rongé tout le vendredi. Ce n'est que le samedi matin, pendant le cours d'éducation civique, que j'ai eu l'idée de génie. Comme chaque samedi, mamie allait venir en début d'après-midi pour nous emmener balader. Il me suffisait de la convaincre que je ne pouvais pas les accompagner.

Ah, faut voir la comédie que je lui ai jouée ! Un vrai cinéma ! « J'avais trop de devoirs. Je ne m'en sortirais pas. Il valait mieux que je reste avec Giovanna pour réviser. » Elle a été un peu surprise de me voir aussi accro au boulot, mais finalement, ça a marché. Car pour grand-mère, l'école c'est aussi sacré que pour maman.

Elle a emmené ce morpion de Sébastien au parc Monceau, et moi j'ai sauté sur l'occasion pour inviter Giovanna à la foire du Trône. C'était ça mon idée, passer tout l'après-midi avec elle, puis, en fin de soirée, profiter d'un tour de « tourbillon blanc » pour lui faire ma déclaration, au moment où toutes les lumières s'éteignent, quand le manège tourne dans l'obscurité.

Pour la décider, j'ai dit à Giovanna que c'était mon cadeau d'adieu. Et pas question qu'elle paie un centime ; j'avais mon argent de poche. Elle a eu un gentil sourire et elle a accepté.

J'ai mis mon blouson de cuir, mes chaussures avec des talons d'au moins trois centimètres et je me suis coiffé les cheveux avec du gel, façon James Dean. Je vous jure, on aurait pu croire que j'avais treize ans. Et mon copain Dan, il connaît un garçon de quatorze qui sort avec une fille de dix-neuf.

On a pris le métro tous les deux. Je ne lui ai pas lâché la main de tout le trajet. Je suis sûr qu'il y a des gens qui ont dû croire que nous étions des amoureux. Sauf que j'osais pas vraiment l'embrasser et qu'elle avait un air encore plus triste que d'habitude.

Moi, le James Dean des banlieues, je faisais tout pour la faire rire. Je disais des bêtises. Je me moquais de ma coupe rock. Elle faisait des efforts pour sourire mais je voyais bien que c'était juste pour me faire plaisir.

Je l'ai fait entrer dans le palais des Glaces, monter sur la grande roue (pourtant j'avais sacrément la trouille). J'ai fait le comique comme je sais si bien le faire pour les copains de l'école ; mais sa tristesse ne partait pas. Je sentais bien qu'elle n'était pas dans son assiette et ça me désespérait de voir que je n'étais pas capable de lui faire oublier son chagrin. On allait de stand en stand et je retardais toujours le moment fatidique du « tourbillon blanc ». Comment lui dire ? Elle était si lointaine.

Alors j'ai tenté un dernier truc :

– Viens, je lui ai dit, je vais te présenter Buffalo Bill !

Et je l'ai emmenée vers une baraque de tir pour lui montrer combien j'étais nul à la carabine. C'était le succès assuré. Je n'ai jamais été fichu de déquiller une seule pipe sur six. Je dois avoir les yeux de travers.

Mais dès qu'elle m'a vu le fusil à la main, elle s'est mise à crier !

– *No, Babbo, no !*

Elle m'a tiré le bras avec une force incroyable et m'a entraîné le plus loin possible du stand. On a fendu la foule comme une paire de ciseaux, puis elle s'est assise sur un banc à l'écart et m'a une nouvelle fois demandé de lui pardonner :

– Parfois, j'ai l'impression de devenir folle !

– Tu sais, je lui ai dit, à moi tu peux tout me dire...

– Tu es gentil, Paul.

Je me suis armé de courage :

– Je dois t'avouer quelque chose. Il faut que je te dise, Giovanna... jeudi soir, pendant que tu dormais...

– Je sais, Paul...

Elle m'a donné un baiser sur la joue, comme pour me dire qu'elle ne m'en voulait pas, puis elle s'est levée du banc en me prenant par la main :

– Viens, mon Paolo. Je ne veux pas rester là. On va rentrer. Aujourd’hui, je n’ai pas envie de voir des gens qui s’amusent. C’est l’anniversaire d’un jour terrible pour moi. Tu comprends ?

Je l’ai prise par la taille et on a marché vers une bouche de métro.

À la maison, personne n’était rentré. Giovanna a sorti une photo de son sac et me l’a donnée :

– Tu vois, elle m’a dit, c’est mon village : Voltri, près de Gênes. La maison aux volets verts, c’est la nôtre. Cela fait des mois et des mois que je n’y suis pas retournée. L’an dernier, un 16 avril comme aujourd’hui, Babbo... mon papa comme vous dites... c’est tué d’un coup de carabine. Moi, j’étais jeune fille au pair, ici, à Paris. J’ai appris la nouvelle par téléphone... mais je n’ai pas voulu rentrer en Italie. Tu comprends, Paul, je n’en avais pas la force.

Depuis, elle était malheureuse. Elle se jugeait lâche d’avoir abandonné sa mère et son frère. Elle n’arrivait pas à trouver la paix en France et n’avait pas non plus le courage de revenir chez elle. Voilà pourquoi elle était toujours aussi triste.

Elle a posé sa tête sur mon épaule et elle a pleuré. Moi, je gambergeais comme une fou. Je ne voulais pas qu’elle s’en aille. J’avais trop peur de la perdre. Je ne me sentais pas capable de vivre un jour de plus si elle n’était pas là à mon retour de l’école.

Et pourtant, j’ai pris son visage entre mes mains et je lui ai dit, en la regardant droit dans les yeux :

– Il faut que tu rentres en Italie, Giovanna. Ils t’attendent.

Je lui ai dit parce que je l’aimais et que je voulais qu’elle soit heureuse. Si je devais en griffer les murs de chagrin, tant pis pour moi !

C’était elle qui comptait.

J’avais mal mais j’ai insisté :

– Va-t-en Giovanna. Ils t’attendent. Comment veux-tu qu’ils se passent d’une fille comme toi ? Tu es trop belle.

Elle a souri... puis elle a aussitôt froncé les sourcils :

– Je ne peux pas. Je ne leur ai jamais envoyé de nouvelles. Ils doivent penser que je les ai abandonnés.

– Ce n'est pas vrai. Je suis sûr qu'ils ont besoin de toi. Ta mère, ton frère... Il faut que tu rentres. J'aurai du chagrin mais je continuerai de penser à toi.

J'ai ajouté doucement :

– J'attendrai d'être grand et je viendrai te voir... si tu veux bien.

C'était rien qu'un murmure dans ma tête mais elle a entendu. Elle m'a caressé les cheveux en me disant que j'étais déjà très très grand...

Alors je lui ai dit ces mots terribles que j'avais sur le bout des lèvres depuis des jours et des nuits :

– Je t'aime, Giovanna !

Elle n'a pas ri, ne s'est pas moquée non plus. Elle a attiré ma bouche contre la sienne et elle m'a donné le seul vrai baiser qui désormais compte pour moi, même s'il me semble n'avoir duré que le temps d'un point d'exclamation.

Puis assis sur le canapé, seuls comme des amoureux, on a parlé :

– Tu sais, m'a-t-elle dit, les années passent et on oublie souvent beaucoup de choses. Tu vas grandir, Paul et connaître beaucoup d'autres filles bien plus belles que moi. Tu tomberas amoureux plein de fois et tu m'oublieras sans doute...

Je lui ai dit que ce n'était pas vrai, que ce n'était pas possible... Elle m'a souri... et, au dos de la photo, elle a noté son adresse.

– Tu verras, a-t-elle ajouté pour me faire rire, ma mère, c'est la reine des *gnocchi alla romana*. On n'en mange de meilleurs dans toute l'Italie.

Qu'elle me dise ça, c'était comme du soleil et de l'espoir ! J'ai couru dans le salon chercher la brochure d'Air France que maman avait laissée. On l'a feuilletée ensemble et Giovanna a téléphoné devant moi. Il y avait un vol le lendemain à 16 heures.

Quand elle a reposé le combiné, j'ai senti qu'elle allait mieux. Les gros nuages tristes s'étaient enfuis plus loin. Peut-être dans ma tête à moi ; mais ce n'était pas grave pourvu qu'elle ait retrouvé son sourire.

Giovanna est partie. Je continue à manger, à aller à l'école et même à donner des coups de pieds dans des ballons... Je sais pourtant que je ne suis plus le même en dedans.

J'ai un secret plus lourd à porter que tous les cartables du monde posés sur mes épaules. J'attends d'être grand.

Pour le moment, je suis en CM2. D'accord, c'est pas l'université. Mais le CM, c'est presque la sixième ; et la sixième, c'est déjà le lycée.